

Voici maintenant les paragraphes qui précédaient ce passage de Ravage :

Boulevard des Italiens, un garde national porteur d'un pli se hâtait. Il rasait les murs pour éviter le vent et le soleil. Il s'arrêta un court instant à l'abri d'une porte cochère. Il alluma une cigarette. Il était en service et en tenue « sous les armes ». Il n'aurait pas dû fumer. C'était contraire au règlement. Mais au milieu du bouleversement, une si petite entorse à la règle n'avait vraiment plus d'importance.

Devant lui, un ruban continu d'autos abandonnées barrait chaque piste du boulevard. Les voitures se touchaient. Par cinq ou six de front, d'un bout à l'autre de Paris, de l'est à l'ouest, de Versailles à Vincennes, elles devaient se suivre ainsi, sans un hiatus. [...] Une puissante odeur de carburant le prit à la gorge. Il toussa et jeta son mégot.

**Alice FERNEY, *Le Règne du vivant*, 2014.**

*Un caméraman norvégien, embarqué sur un bateau de militants s'opposant à la pêche illégale en zone protégée, fait le bilan de son expérience sur le navire.*

J'ai cherché les grands poissons, les mérous géants, les espadons, les requins monstrueux. Ils avaient disparu. J'ai regardé la mer intouchée et la mer épuisée. Au cœur du Pacifique, dans le nœud de ses courants vers le nord, j'ai filmé la grande décharge du monde : sur trente mètres de profondeur un continent de plastique, sacs, bidons, bouteilles, de toutes les marques, dans toutes les langues et de toutes les couleurs. Jusque dans ses espaces inatteignables, le globe terrestre devenait l'égout des hommes. J'ai recherché le vide et le silence, je fuyais ce monde en croissance. J'ai pisté ses destructeurs. J'ai traversé les sanctuaires et poursuivi les braconniers. J'ai vu la violence de l'homme industriel se jeter sur la richesse des mers, ses mains de fer mettre à mort les plus gros, les plus rapides, les plus formidables prédateurs. J'ai vu les grands chaluts ramasser en aveugle une faune inconnue. J'ai su de quoi les humains sont capables. J'ai redouté ce qu'ils font quand ils se savent invisibles, en haute mer, sur la banquise, dans le face-à-face sans mot avec les bêtes à leur merci. J'ai combattu l'horreur : les tueries, les mutilations, les dépeçages, l'entassement des cadavres. J'ai vu mourir noyées dans leur sang des baleines qui criaient comme des femmes. On nous disait qu'elles n'avaient ni âme ni langage. Leur conscience d'elles-mêmes traversait l'onde et vrillait mes oreilles. Ces proies inoffensives et tendres, je ne doutais pas qu'elles eussent une intériorité. Je connus leur valeur et leur fragilité. Nous leur devons une protection. Loin sur l'eau, dans les immensités sans côtes ni havres, à écouter la voix du vent, à regarder le lent gonflement des vagues, ou bien la mer couchée que la tempête met debout, je me suis senti à la fois insignifiant et responsable. Quel usage faisons-nous du monde ? La question s'est levée comme une vague qui m'a submergé.

